



HAL
open science

Jeunes de banlieue, entre communauté et société Une approche socio-anthropologique du lien social

Sylvain Aquatias

► **To cite this version:**

Sylvain Aquatias. Jeunes de banlieue, entre communauté et société Une approche socio-anthropologique du lien social. Socio-anthropologie, 1997, 10.4000/socio-anthropologie.34. hal-02424188

HAL Id: hal-02424188

<https://hal.science/hal-02424188>

Submitted on 26 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jeunes de banlieue, entre communauté et société

Une approche socio-anthropologique du lien social

Sylvain Aquatias



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/socio-anthropologie/34>

DOI : 10.4000/socio-anthropologie.34

ISSN : 1773-018X

Éditeur

Éditions de la Sorbonne

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 1997

ISSN : 1276-8707

Ce document vous est offert par SCD de l'Université de Limoges



Référence électronique

Sylvain Aquatias, « Jeunes de banlieue, entre communauté et société », *Socio-anthropologie* [En ligne], 2 | 1997, mis en ligne le 15 janvier 2003, consulté le 26 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/socio-anthropologie/34> ; DOI : 10.4000/socio-anthropologie.34

Ce document a été généré automatiquement le 26 décembre 2019.



Socio-Anthropologie est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Jeunes de banlieue, entre communauté et société

Une approche socio-anthropologique du lien social

Sylvain Aquatias

- 1 Depuis le début des années quatre-vingts, les périphéries urbaines semblent être devenues le théâtre d'une exclusion croissante. Les cités de banlieues sont-elles en voie de ghettoïsation ? L'incivilité et la délinquance des jeunes habitants des cités remettraient en cause les sociabilités les plus élémentaires. Les brutalités, les dégradations, les transgressions paraissent ne jamais devoir s'arrêter. Tous ces actes de violence restent « incompréhensibles » : « (...) Les soi-disant préconditions (des phénomènes de violence) n'expliquent jamais le passage à la violence à tel endroit plutôt que tel autre et on a vu la surprise des pouvoirs publics lorsque les violences urbaines se sont produites dans les quartiers réhabilités. » (Bigo, 1993). Les équipements collectifs sont saccagés, les locaux mêmes que l'on a mis à disposition des jeunes sont détruits. « C'est moins le profit économique qui est prioritaire (le butin est souvent bradé ou jeté) que le bénéfice identitaire » note Antoine Garapon, en insistant sur le caractère « initiatique » de cette violence (Garapon, 1996). « La violence est gratuite » assure François Dubet, avant d'ajouter que la rage et le plaisir en sont la seule légitimité (Dubet, 1987). L'imprévisibilité et la gratuité apparente des actes violents, le développement de la délinquance et des trafics font craindre pour la sécurité des corps et des biens. Un sentiment général d'insécurité émerge. Il désigne la remise en cause des liens sociaux, la diminution de la cohésion nationale : « Une fois dégagés des filtres politiques avec lesquels on les regarde habituellement, les commentaires de l'insécurité pour ceux qui disent la vivre, ouvrent sur des interrogations radicales à propos du devenir de la société. Il y est question du consensus minimal permettant la vie en commun, de la nature du lien social, de la légitimation de l'Etat, de la redéfinition de la Loi, de la conception de la citoyenneté, etc. » (Ackermann, Dulong, Jeudy, 1983). Le « jeune de banlieue » s'affirme comme une figure symbolique de la remise en question du « lien social » dans la France actuelle. Dans les banlieues, le lien social se délite, se désagrège, se décompose.

Le lien social

- 2 Mais ce n'est pas seulement autour des problèmes des banlieues que se pose la question de ce qui relie les hommes entre eux. Au détour des années quatre-vingts, le lien social réapparait en France comme une problématique centrale, un leitmotiv constant, un problème nodal que l'on ne sait comment dénouer. De la crise du lien social à ses fondements, à la sociologie relationnelle, le lien social fait son retour, produisant une abondante littérature¹. S'il a été le sujet central de la sociologie (Nisbet, 1970), alors même qu'on étudie toujours la façon dont les hommes vivent en société, les théories du lien social n'ont jamais été remises en cause. Pourquoi, à présent, interroge-t-on de nouveau ce concept ?
- 3 Les conceptions classiques du lien social, philosophique ou sociologique, sont nées de contextes bien particuliers, qui ont en commun la déstabilisation des sociabilités traditionnelles. Les philosophies des Lumières émergent de la désagrégation de l'univers médiéval, de la montée en puissance de la bourgeoisie commerçante et du capitalisme, des divisions de la Chrétienté, de l'apparition de la science moderne. A cette époque où le développement des connaissances incitait à rattacher rationalité, méthode et progrès, la Raison devint un idéal que concrétisa la Révolution française, véritable « mythe fondateur de la société libérale contractuelle » (Farrugia, 1993).
- 4 La construction de la discipline sociologique à la fin du XIX^e siècle prolonge en partie cette pensée. Elle en retient l'existence de règles au-delà de la diversité des formes sociales, l'objectivation méthodologique et le primat de la Raison dans la démarche scientifique. Mais elle en conteste aussi plusieurs dimensions : l'individualisme, l'utilitarisme politique, le libéralisme. La crise des sociétés occidentales est alors à son paroxysme. La chute de la monarchie a remis en cause le système social dont elle était la garantie. L'avancée de l'industrialisation provoque une prolétarianisation de masse, vidant les campagnes au profit des centres urbains, transformant irrémédiablement les conditions de vie traditionnelles. « Dès lors, devant les décombres d'un monde passé et entraînés dans un autre animé de bouleversements continus, les deux grands problèmes que doivent affronter les penseurs de l'époque sont ceux de la "cohésion sociale" et du "changement". Comment la société est-elle possible ? Qu'est-ce qui tient ensemble une société, qu'est ce qui constitue le lien social ? » (Simon, 1991). L'opposition entre communauté et société s'enracine dans l'histoire du XIX^e siècle ; si on la retrouve, sous différentes formulations, au centre des préoccupations des fondateurs de la sociologie, c'est aussi qu'elle procède de réflexions générales sur l'état de la société à cette époque, réflexions qui reprennent à la fois l'héritage des Lumières et les théories des conservateurs qui, nostalgiques des communautés, prônent un retour au système ancien.
- 5 De même que ce fut à la suite des changements provoqués par l'industrialisation et la Révolution française que naquirent les bases de la théorie du lien social, révisant une conception de la société basée sur le consentement et le contrat (Nisbet, 1993), les perturbations contemporaines nous obligent à nous demander ce qui nous relie encore les uns aux autres. Depuis le début du siècle, l'économie a pénétré toutes les sphères de la vie sociale, l'utilitarisme s'est érigé en étalon des comportements, l'individualisme s'est sans cesse développé. Les doutes des fondateurs de la discipline sociologique ont parfois été oubliés, et même si celle-ci a toujours essayé de tempérer les ardeurs des économistes, elle n'a pas su proposer d'autres schémas théoriques et a trop souvent restitué le fonctionnement social en suivant les règles de la rationalité et de l'intérêt (Caillé, 1988). Mais la croissance, l'amélioration des conditions de vie, la relative diminution des inégalités dans le courant du vingtième siècle faisaient espérer une plus grande justice

sociale. Le salariat est devenu la norme, apportant une relative sécurité et différents acquis sociaux : le travail s'est imposé comme un modèle dominant du lien social.

- 6 Pourtant, désormais, l'essor économique semble ne plus aller de concert avec le progrès. L'individualisme laisse la personne seule face à elle-même, le privé et le public se confondent (Ehrenberg, 1995), l'économie et les cultures, les identités et les échanges se disjoignent (Touraine, 1997). Les théories qui se sont succédées depuis le début du siècle semblent impuissantes à rendre compte de ce que nous vivons dans ce nouveau contexte économique et social. « Les français ne savent plus très bien qui ils sont, à quel ensemble ils appartiennent, ce qui les relie les uns aux autres. » (Fitoussi, Rosanvallon, 1996). L'exclusion, la désaffiliation, la disqualification sociale deviennent des concepts centraux de la sociologie contemporaine (Castel, 1991 ; Paugam, 1993). Dans ce champ d'interrogation, la représentation populaire et médiatique du « jeune de banlieue » sert d'exemple paroxysmique. Il y a bien des raisons à cette construction d'un imaginaire de l'insécurité, de la délinquance à la toxicomanie. La remise en cause de l'intégration par les groupes primaires (familles, voisinage, etc.) et les difficultés des grandes institutions (Etat, syndicats, etc.) à réduire les inégalités y participent tout autant. Sociabilités primaires et solidarité nationale semblent inopérantes. Les liaisons sociales qui caractérisaient la communauté et la société sont remises en cause. Les relations de proximité et de voisinage, les liens de sang et la transmission culturelle qui assuraient la continuité sociale des communautés, pas plus que les relations d'interdépendance créées par l'échange marchand et les solidarités nationales qui sont à la base du modèle de la société occidentale n'arrivent à assurer la transmission des règles de la vie en collectivité. Mais c'est aussi que les types de relations sociales définies dans les théories classiques ne s'adaptent plus aussi clairement à des formes précises des groupes sociaux.

Essai de catégorisation

- 7 La désignation « jeunes de banlieue » elle-même ne correspond pas à un groupe parfaitement déterminé. Si on veut tenter de dépasser les clichés qui constituent la conception ordinaire du jeune banlieusard, la diversité des situations est si grande que toute tentative de catégorisation échoue à saisir la spécificité d'un tel objet.
- 8 Même s'il semble que les cités des périphéries urbaines tendent à un certain nivellement des situations socio-économiques, on trouve des enfants d'ouvriers ou d'employés aussi bien que des enfants issus des classes moyennes, des Français de souche aussi bien que des descendants d'immigrés, Français ou non, des personnes en promotion sociale ou en situation d'indétermination, délinquants ou non, etc. Cette désignation de la jeunesse ne correspond même pas à une ou des classes d'âge définies. De qui parle-t-on ? Adolescents, pré-adolescents, jeunes adultes ? La « jeunesse » de banlieue est une catégorie aux contours flous et mal définis.
- 9 On pourrait alors essayer de définir ces jeunes par leur localisation dans un même type d'habitat. Mais la ségrégation urbaine s'applique fort différemment selon les endroits. Grands ensembles ou petites cités occupent des emplacements différents dans les communes – à la périphérie ou à l'intérieur des villes –, sont pourvus ou non d'équipements collectifs, font l'objet d'une plus ou moins grande attention des services publics. Leurs conceptions architecturales, leurs tailles, les compositions de leurs populations varient considérablement. Les quartiers sont plus ou moins stigmatisés : entre la médiatisation extrême des Quatre-mille de La Courneuve ou de Chanteloup-les-Vignes et la discrétion d'autres cités dont on ne parle jamais, quoi de

commun ? Que les cités de banlieue puissent être constituées en catégorie paraît improbable.

- 10 Une définition en termes culturels est tout aussi complexe. D'une banlieue à l'autre, la composition ethno-nationale de la population varie et ne présente pas les mêmes composantes, ni les mêmes proportions. Les traits culturels se mélangent, utilisant des références qui vont de valeurs idéalisées du pays d'origine aux symboles modernes de la société de consommation, sans compter la séduction qu'exerce l'Amérique urbaine à travers films et musiques. C'est un véritable « patchwork » qui se crée. La « culture » au sens anthropologique classique se trouve confrontée, dans ce cadre, à une perte de sens : ni somme des comportements, ni supplément du social, elle ne peut rendre compte de la complexité des entrelacements identitaires. On peut aussi s'interroger sur la spécificité d'un habitus qui serait alors créé par le vécu particulier des jeunes et par la transmission d'une histoire particulière, celles des parents mais celle, aussi, de l'exclusion urbaine. Cette vision, proche de celle de Pierre Bourdieu – où « un système de schèmes incorporés », constitués au cours de l'histoire collective, sont « acquis au cours de l'histoire individuelle et fonctionnent à l'état pratique et pour la pratique (...) » (Bourdieu, 1979) – fonde des classes et des classements, mettrait l'accent sur les déterminants matériels et la reproduction culturelle. La différence entre les conditions matérielles de vie et les « goûts » des jeunes en matière de consommation ne serait explicable qu'à la condition d'un retournement de problématique où la logique de classe et la logique de classement s'opposeraient, ce qui nécessiterait une fragmentation de l'habitus. Quant aux finalités « matérielles » qu'amènerait l'appropriation d'un capital symbolique par la consommation de « produits de luxe », elles restent à démontrer (Caillé, 1994). Il en est de même des stigmates de la condition de « jeunes de banlieues » dont les revendications parfois outrancières et violentes paraissent difficilement compatibles avec l'imposition des systèmes de classements dominants. L'ambiguïté des « jeunes de banlieues » aussi bien par rapport à leurs modes de revendication que par rapport à leurs types d'identification ne montre pas un ensemble de pratiques « objectivement harmonisées » (Bourdieu, 1979). Comment expliquer le brouillage des conduites dont parle François Dubet, comment comprendre la multiplicité des références, à moins d'affecter à ces jeunes un habitus incohérent, dont les traits changeants seraient dus à la confusion des intérêts et des passions ? C'est la violence irraisonnée, imprévisible des jeunes de banlieue, dont on ne peut dire qu'elle est « la seule chose à faire » (Bourdieu, 1987) qui les fait craindre. Si les cités de banlieue apparaissent bien constituer un « champ » de l'opposition entre dominants et dominés, si la violence symbolique y est bien présente, les formes des « luttes de classements » restent difficiles à saisir, ne serait-ce que parce qu'elles recourent des stratégies dissemblables et passent parfois par des pratiques qui peuvent apparaître irrationnelles. Le problème de la définition ou non des cités de banlieue comme un ensemble culturel reste donc entier².
- 11 Pourtant, de mêmes phénomènes apparaissent qui ne sont pas seulement des adaptations mécaniques aux contraintes macro-sociales. Ils montrent comment des systèmes de relations se forment à la fois à l'intérieur des cités et entre les habitants des cités et la société globale. Ces relations, on les voit surgir à travers les rapports particuliers que les jeunes hommes de banlieue entretiennent avec certaines pratiques, comme la consommation de cannabis, avec certaines divisions, comme le clivage hommes-femmes, avec certaines institutions, comme la police, et ce, quelles que soient les régions, les histoires ou les différences de population des cités. « Des représentations se déposent,

crystallisant et polarisant leurs constituants individuels puis collectifs. Ceux-ci sont à la fois auteurs, acteurs et spectateurs. Ils retravaillent et modifient les dispositifs structurels empruntés ou imposés par des instances extérieures. Ces façonnages produisent les particularités et les spécificités des construits. » (Bouvier, 1995). Ces « construits pratico-heuristiques » ne sont pas des normes sociales généralisées qui seraient produites par les contraintes de l'indétermination sociale et de la ségrégation urbaine, mais des pratiques qui se lient, qui font sens et qui génèrent de l'altérité vis-à-vis de l'extérieur. Même si les histoires sont différentes, les populations dissemblables d'une cité à l'autre, la « galère » n'est-elle pas devenue une expérience commune à beaucoup de jeunes ? Le mot « banlieue » reste une formulation générique, impropre à la description sociologique. Il n'en est pas moins un terme de reconnaissance correspondant à une réalité sociale qui n'est pas décrite par la phrase, mais est implicite dans le discours. La banlieue : « On en est ou on n'en est pas ». L'expression générique acquiert alors une valeur cognitive. Être un jeune de banlieue, c'est pouvoir comprendre les autres jeunes de banlieue, de quelque endroit qu'ils soient³. Cela ne veut pas dire que les cités sont toutes inscrites dans de mêmes histoires ou qu'aucune différence n'existe entre elles. Mais tous ont connu les difficultés inhérentes à leur place dans la société, tous connaissent ces pratiques qui fondent, au-delà d'une sourde contestation de la stigmatisation générale, une « communauté d'expérience », profondément liée à la socialisation et au vécu dans ces cités, c'est-à-dire non seulement aux conditions matérielles, mais aussi à l'histoire commune. Cette communauté d'expérience lie d'abord les habitants à la cité :

« J'aime bien ma cité. Il y a une bonne ambiance. Les mecs, tous on s'entend bien. Les grands prennent pas la tête aux petits. C'est un petit peu à l'écart, on se fait pas prendre la tête, on est entre nous. » *H/16/Collège*
 « C'est une cité unie quoi, souvent en été, on voit ça. Tous les petits, ils sont en bas. Nous, on est en bas. Les mères, elles sont en bas, les pères aussi, tout le monde est en bas et tout le monde se rencontre quoi... On dirait une petite fête, même... Non, je pense, enfin, moi, j'aime bien cette cité, je me verrais pas habiter ailleurs... »
F/17/Lycée

- 12 De ce vécu naît un sentiment d'appartenance qui reste présent même chez ceux qui partent. Dans une cité, on fait référence à un feuilleton américain, « Le Prisonnier »⁴, pour évoquer cet attachement. Quand un jeune ayant quitté la cité n'y est pas revenu depuis longtemps, on dit :

« Tiens, la boule l'a pas encore trouvé, elle va le ramener bientôt, c'est sur, c'est vrai, les mecs, on dirait qu'ils sont obligés de revenir, ils peuvent pas s'empêcher, ils partent, mais ils reviennent quand même, c'est des prisonniers, pareils ! » *H/21/Ss trav*

- 13 Beaucoup continuent à être liés à leur ancien lieu de vie : il faut rester proche, pour garder ce lien tangible qui raccorde au regard des autres, ce regard qui compte tant dans le jugement que l'on a de soi-même. Les familles qui reviennent visiter les amis dans la cité après un relogement, ou, mieux, un accès à la résidence pavillonnaire ; les jeunes désœuvrés qui font des kilomètres tous les jours pour revenir dans leur cité mesurent ainsi la force de leurs propres ancrages sociaux. Cet attachement variera en fonction des situations et des durées : mais il restera toujours, pour ceux qui sont partis, une « compréhension » du monde de la galère, qui dépasse les appartenances locales. Témoin, ce récit d'une rencontre dans le RER, un soir de semaine :

- 14 Dans le box à ma droite, deux jeunes sont installés, en train de fumer sans scrupule une cigarette de marijuana. A l'arrêt suivant monte un autre jeune, un peu plus âgé, qui vient vers eux. Il leur demande s' il peut fumer avec eux :
- 15 « On n'a que ça », répond celui des deux qui tient le joint, en secouant la tête. « C'est pas grave, je sais ce que c'est quand il n' y a rien à fumer » répond le nouveau venu avant de s'asseoir à côté d'eux et d'entamer la conversation. Chacun nomme sa cité et ils commencent à discuter des « notables » : sportifs locaux, trafiquants et autres figures. A la Gare du Nord, le RER s'arrête et ils se séparent, non sans se féliciter de leur rencontre mutuelle. Ils n'ont pas échangé d'adresse, simplement leurs noms et ceux de leurs cités. « Si vous passez, demandez après moi » dit le plus âgé avant de descendre en répétant son plaisir de les avoir rencontrés.
- 16 Ce genre de rencontres n'est pas rare. Il y a quelque chose dans l'attitude, le langage, la vêtue qui permet de se reconnaître immédiatement. Ici, c'est l'usage du cannabis qui sert d'entrée en matière pour ouvrir la conversation. Cela ne signifie pas qu'un jeune de banlieue ne discutera qu'avec d'autres jeunes de banlieue, mais qu'il aura plus facilement une conversation avec ceux qui partagent son mode de vie. Chacun montre qu'il connaît le monde des cités et peut faire part de son admiration pour le dealer local ayant réussi, sans craindre la réprobation des autres. On peut voir des situations similaires dans le tramway et beaucoup de jeunes de cités différentes ont fait connaissance lors de vacances en Thaïlande – où ils se rendent tous dans les mêmes endroits – ou à l'occasion d'un séjour à Amsterdam. Les appartenances locales ancrent l'expérience du monde des cités dans les vécus des jeunes : cette expérience dépasse et élargit le seul cadre de la cité.
- 17 Dans ce contexte, la catégorie « jeunes de banlieue » n'est pas une catégorie objective, elle est construite et travaillée par des sentiments d'appartenance définis de manière contextuelle et relationnelle, par des unités de sens liées à des expériences subjectives et à des positions matérielles dans la société locale ou globale. Elle se fait et se défait sans cesse, mais reste pertinente tant que les acteurs lui reconnaissent une valeur explicative de ce qu'ils vivent. Si on retient cette définition « cognitive », la « culture » devient l'instrument (en tant que gamme d'éléments, de « traits culturels ») d'un échange de sens entre les différents groupes en présence et, bien sûr, à l'intérieur des groupes. Les traits culturels apparaissent alors comme des médiateurs du lien social, permettant de créer de la distance et de la proximité, de la différenciation et de la ressemblance. La culture est alors un ensemble plus ou moins fermé d'unités de sens partagées collectivement mais aussi liées à l'appartenance à un groupe, qu'il s'agisse d'un groupe de fait ou de groupes distincts, liés par ces mêmes schémas d'interprétation, ces mêmes unités de sens, plus ou moins employées mais fournissant des orientations, des références par rapport auxquelles on définira son attitude (Camilleri, 1989 ; Barth, 1995).
- 18 On voit alors bien comment les concepts anthropologique et sociologique de « culture » se trouvent mêlés. Les populations des cités de banlieue sont à la fois des groupes « de fait », reliés par l'interconnaissance et la proximité, mais aussi des catégories partageant en partie une même situation sociale, autant au niveau des ressources que des chances de promotion sociale. C'est à la fois autour de la culture au sens sociologique mais aussi dans ses conditions d'émergence anthropologiques, la proximité et l'interconnaissance, que nous pouvons voir naître des registres de sens. C'est ce qui fait qu'au-delà d'une cité particulière, l'expérience des « jeunes de banlieue » prend corps dans les histoires, les situations sociales, les révoltes, individuelles ou collectives. La culture se trouve alors non plus définie exclusivement selon l'approche sociologique ou l'approche anthropologique,

mais au confluent de ces deux disciplines puisqu'elle unit deux concepts qui appartiennent respectivement à l'une et à l'autre : « Au XX^e siècle, l'anthropologie culturelle et sociale prend l'Altérité comme objet. (...) *A contrario*, le sociologue s'attache d'abord aux groupes de sa propre société, aux problématiques de l'efficience du lien social pro-domo. » (Bouvier, 1995). Il s'agit ici de joindre ces deux approches, celle qui prend l'altérité pour objet, celle qui recherche le lien social, pour pouvoir considérer aussi bien ce qui constitue, à partir des traits culturels et des habitus sociaux, des appartenances et des mises à distance.

- 19 Au-delà de caractéristiques propres à chacune des cités, au-delà des compositions des populations et des situations sociales, ce sont des ensembles de pratiques, de valeurs, d'unités de sens qui, d'une cité à l'autre, justifient une telle approche. Les jeunes de cités constituent des « ensembles populationnels cohérents », c'est-à-dire ces entités « où se constitue, se cristallise et s'argumente du sens collectif. (...) Ce sont les particularités des pratiques et des valeurs qui induisent sur la durée le construit et la cohérence d'un « ensemble populationnel ». » (Bouvier, 1995).
- 20 L'exemple des jeunes de banlieue a donc aussi une valeur heuristique en ce qui concerne les nouvelles approches du lien social. Ce qui apparaît clairement ici, c'est une remise en cause d'une approche totalement objective qui reposerait sur des faits uniquement extérieurs aux personnes⁵. C'est bien un ensemble de perceptions et d'affects tout autant que de conditions sociales et matérielles qui fonde l'objet « jeunes de banlieue ».
- 21 La subjectivité peut correspondre à une activité sociale qui naît de la désaffection, du détachement des acteurs sociaux d'un « ordre du monde », d'une dualisation entre l'individu et le sens des choses (Dubet, 1994). C'est la perte de cette cohérence entre les expériences quotidiennes et les théories sociologiques qui nous oblige à reconsidérer des objets que la plupart des chercheurs avaient jusqu'alors repoussés hors du champ scientifique. On voit ainsi apparaître une anthropologie des sentiments et des émotions (Crapanzano, 1994), une sociologie de l'expérience (Dubet, 1994), des recherches sur la justice et l'amour (Boltanski, 1990), toutes choses qui jusqu'à présent n'avaient que faiblement intéressé ces disciplines. L'émergence de ces problématiques est profondément liée à l'impression de disjonction entre l'acteur et le système, à l'impossibilité de poursuivre des analyses où les processus d'intériorisation des valeurs et des normes sont le pendant exact des principes de fonctionnement du système. L'harmonisation qu'opérait un habitus, une culture entre l'individu social et la société, semble de plus en plus absente. La transformation des comportements qui a conduit l'homme à davantage d'autocontrainte⁶ semble ne plus progresser. L'affectif ne se cantonne plus à la sphère de la vie privée. L'individu moderne ploie sous les injonctions de la réussite sociale, sous les responsabilités croissantes, sous les doutes quant à ses capacités. On voit apparaître des pratiques compulsives, des éclats irrépressibles, des réactions disproportionnées. Comment les expliquer autrement qu'en tenant compte de la subjectivité des acteurs ? On voit bien qu'il ne s'agit pas seulement là de comportements individuels paroxysmiques qui pourraient être alors repoussés vers la psychologie mais de comportements liés à la fois à des conditions particulières d'existence matérielles et objectives de l'ordre du collectif et à la fois aux expériences issues de ces conditions mais qui sont travaillées par des sentiments et des ressentiments, des passions et des dépassements.

- 22 Il ne faudrait pourtant pas que l'attrait d'une problématique du lien social masque les réalités socio-économiques et que derrière les relations sociales disparaissent les relations objectives de production et de reproduction des hommes et de la société. La domination économique qu'exerce le libéralisme croissant et la violence que ce système fait à certaines populations – une violence qui n'est pas que symbolique mais qui s'inscrit concrètement dans l'appauvrissement des ressources – reste toujours présente. Elle s'inscrit aussi dans ces expériences qu'il nous faut traduire. Réintroduire la subjectivité, c'est regarder en quoi les parcours ne se réduisent pas uniquement au calcul des intérêts particuliers, c'est essayer de comprendre comment se génèrent les émotions collectives qui imprègnent certaines relations sociales, comment apparaissent des conduites d'excès et des actes disproportionnés. Ce sont les limites de la sociologie classique qui sont ainsi désignées, les seules études des faits sociaux « objectifs » ne réussissant pas à rendre compte de la totalité des expériences sociales.

BIBLIOGRAPHIE

- Augé M. *Le sens des autres, Actualité de l'anthropologie*. Paris, Fayard, 1994.
- Ackermann W., Dulong R., Jeudy H-P. *Imaginaires de l'insécurité*. Paris, Méridiens, 1983.
- Barth F. « Les groupes ethniques et leurs frontières », in Ph.Poutignat, J. Streiff-Fenart. *Théories de l'ethnicité*. Paris, PUF, 1995.
- Bigo D. « Les bandes », *Panoramiques*, n° 12, II, 1993.
- Boltanski L. *L'amour et la justice comme compétences, trois essais de sociologie de l'action*. Paris, Métailié, 1990.
- Bourdieu P. *La distinction, critique sociale du jugement*. Paris, Minuit, 1979.
- Bourdieu P. *Choses dites*. Paris, Minuit, 1987.
- Bouvier P. *Socio-anthropologie du contemporain*. Paris, Galilée, 1995.
- Caillé A. *Don, Intérêt et désintéressement*. Paris, La Découverte, 1994.
- Camilleri C. « La culture et l'identité culturelle : champ notionnel et devenir », in *Chocs de cultures : concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*. C. Camilleri, M. Cohen-Emerique (dirs). Paris, L'Harmattan, 1989.
- Castel R. « De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation », in *Face à l'exclusion, le modèle français*. J. Donzelot (dir). Paris, Esprit, 1991.
- Crapanzano V. « Réflexions sur une anthropologie des émotions », *Terrains*, n°22, 1994.
- Dubé F. *La Galère : jeunes en survie*. Paris, Fayard, 1987.
- Dubé F. *Sociologie de l'expérience*. Paris, Seuil, 1994.
- Durkheim E. *Les règles de la méthode sociologique*. Paris, Flammarion, 1988.
- Durkheim E. *De la division du travail social*. Paris, PUF, 1994.

- Ehrenberg A. L'individu incertain. Paris, Calmann-Lévy, 1995.
- Farrugia F. La crise du lien social, essai de sociologie critique. Paris, L'Harmattan, 1993.
- Fitoussi J.-P., Rosanvallon P. Le nouvel âge des inégalités. Paris, Seuil, 1996.
- Garapon A. Le Gardien des promesses. Paris, O. Jacob, 1996.
- Lepoutre D. Coeur de banlieue, Codes, rites et langages. Paris, O. Jacob, 1997.
- Mauger G. « Les définitions sociales de la jeunesse : discontinuités sociales et évolutions historiques », in Les politiques d'intégration des jeunes issus de l'immigration, Paris, Ciemi--L'Harmattan, 1989.
- Mauger G. « Des jeunes et des banlieues, perceptions du quartier et visions du monde social », Critiques sociales, n°5-6, 1994.
- Nisbet R. The Social Bond, An Introduction to the Study of Society. NewYork, A. Knopf, 1970.
- Nisbet R..La tradition sociologique. Paris, PUF, 1993.
- Paugam S. La disqualification sociale. Paris, PUF, 1993.
- Simmel G. Sociologie et épistémologie. Paris, PUF, 1986.
- Simmel G. Philosophie de la modernité. Paris, Payot, 1989.
- Simon P.-J. Histoire de la sociologie. Paris, PUF, 1991.
- Tonnies F. Communauté et société, Catégories fondamentales de la sociologie pure. Paris, Retz, 1977.
- Touraine A. Pourrons-nous vivre ensemble ? égaux et différents. Paris, Fayard, 1997.

NOTES

1. F. Farrugia, La crise du lien social, essai de sociologie critique, Paris, L'Harmattan, 1993 ; M. Juffé, Les fondements du lien social, Paris, PUF, 1995 ; G. Bajoit, Pour une sociologie relationnelle, Paris, PUF, 1992 ; B. Cyrulnik, Sous le signe du lien, Paris, Hachette, 1989 ; P. Bercellona, Le retour du lien social, Paris, Climats, 1992. Cette liste est, bien sûr, non exhaustive.
2. Ainsi D. Lepoutre (1997) montre bien un univers de sens et de pratiques chez les adolescents de La Courneuve, alors que F. Dubet (1987) récuse l'idée même d'une sous-culture, qu'il s'agisse de sous-cultures populaires, comme la « culture ouvrière » ou de sous-cultures délinquantes organisées, à l'instar de celles décrites par l'école de Chicago.
3. A moins que l'on ne se considère pas soi-même comme un jeune de banlieue. Certains sont totalement étrangers à la vie de la cité. Ils s'enferment et sortent le moins possible. Ce sont aussi ces personnes qui sont demandeuses de présence policière, de relogement, etc. Tous les habitants de la cité ne se considèrent pas comme des membres de la cité. Le terme banlieue n'est pas pour eux un terme identitaire.
4. Pour mémoire, ce feuilleton américain, tiré d'un roman de William Disch, raconte les tentatives d'évasion d'un agent secret emprisonné dans un « village », dont les frontières sont défendues par d'énormes ballons télécommandés.
5. Les faits psychiques, écrit Durkheim, « (...) sont naturellement donnés comme des états du sujet, dont ils ne paraissent même pas séparables. Intérieurs par définition, il semble

qu'on ne puisse les traiter comme extérieurs qu'en faisant violence à leur nature. » (Durkheim, 1973 : 30). Quelques pages avant : « Il nous faut donc considérer les phénomènes sociaux en eux-mêmes, détachés des sujets conscients qui se les représentent ; il faut les étudier du dehors comme des choses extérieures ; car c'est en cette qualité qu'ils se présentent à nous. » (Durkheim, 1973 : 28).

6. N. Elias, La dynamique de l'Occident, Paris, Calmann-Lévy, 1975

AUTEUR

SYLVAIN AQUATIAS

Université Paris VIII